11/1 hill is him that

Martin Reinartz

- 1. Le Palais de Chair
- 2. Malgré-nous
- 3. Agir
- 4. Bibliographie

Le Palais de Chair

Commencer par la fin

Tout est parti d'une histoire que m'a racontée mon père.

Pour lui, ce n'est pas une histoire. C'est sa vie. Il n'y a pas plus à dire dans celle-ci que dans toutes les expériences qu'il a connues en quarante ans de travail.

Mon père est vétérinaire rural.

Il ne me raconte pas une histoire. Il m'explique pourquoi ce matin là, il est fatigué :

Cette nuit, il a dû faire une « visite » à trois heures du matin. Une jument n'arrivait pas à mettre bas. Il est resté pendant trois heures sur place et n'a rien pu faire

La jument et le poulain son morts. Le poulain était mal placé, déjà mort quand mon père est arrivé. La jument, quant à elle, est morte d'avoir fourni tant d'efforts.

Mon père est rentré à sept heures du matin pour prendre son déjeuner avant de repartir au travail. Il avait l'air déçu de n'avoir rien pu faire. Et surtout fatigué.

Moi, j'écoutais avidement et repensais à cela - à ce qui pour moi devenait une histoire - tout au long de la journée.

Nous n'en reparlerons plus avant plusieurs mois.



Banquise

Je me demande, Pourquoi cette histoire ? Me vient une image.

Mon père ploie sous le poids du monde qu'il porte. Sa faiblesse nouvelle l'empêche d'agir. Il observe, impuissant, son corps et son monde en train de se disloquer.

Détour

Mon père est atteint de la maladie de Parkinson. Il ne peut plus conduire la nuit.

Quand j'étais enfant, je l'accompagnais au travail. Même la nuit, c'est arrivé.

Je prends conscience que cette histoire sera l'une des dernières fenêtres ouverte sur son monde.



Pharmakon

Je commence la lecture de *Perturbation* de Thomas Bernhard et m'identifie rapidement à son personnage principal. Un fils qui suit son père médecin lors d'une journée de visites à ses patients.

Chaque visite est l'occasion d'un déplacement dans un paysage géographique et humain malade par essence.

Une fresque nordique, froide et sombre qui fait état d'un monde en train de s'autodétruire.

Le fils explique que si son père l'emmène avec lui lors de sa « tournée des malades » c'est d'une certaine manière pour l'éduquer :

En l'exposant au réel, il entend lui donner les ressources qui lui permettront de rendre ce réel supportable.

Il lui administre du réel, comme on administre une dose de sédatif, en prenant garde de le faire dans une quantité raisonnable. Sans quoi il sombrerait.

Peut-être que mon père m'a lui aussi injecté du réel en intraveineuse, une sorte d'initiation pour ne pas succomber aux douleurs des êtres.

Que ce soit en l'accompagnant ou en écoutant, à la dérobée, ses aventures journalières.

Comme si je risquais moi aussi de me noircir de l'intérieur en ingérant la douleur des autres.

Je découvre qu'en Grèce Ancienne, le mot *Pharmakon* désigne à la fois le remède et le poison.

Perturbation Page 19

permettre de l'accompagner, c'était, d'après m'exposer à une tristesse continuelle, aussi hésitait-il le plus souvent à m'emmener quand il visitait ses malades, le fait étant que tout ce qu'il lui fallait visiter, toucher et soigner s'avérait toujours et dans tous les cas malade et triste; en quelque circonstances que ce fût, il se déplaçait toujours dans un monde malade, parmi des gens, des individus malades; ce monde avait beau prétendre ou faire mine d'être bien portant, n'était jamais qu'un monde malade, et les gens, soi-disant bien portants, individus, même les encore toujours des malades.

Il y était accoutumé mais en ce qui me concernait, cela risquait de me perturber, de m'inspirer des pensées nocives, d'autant que j'étais, à l'en croire, spécialement enclin à me laisser perturber par tout et par n'importe quoi, à penser à propos de tout et de n'importe quoi d'une manière qui devait me nuire (...).

Mais, estima-t-il, c'était une erreur de vouloir ignorer ce qui est effectif, il disait, à savoir que tout est malade et triste, il dit effectivement malade et triste, et c'est pourquoi il avait toujours « cédé à la tentation » de nous emmener, moi ou ma sœur, à intervalles plus ou moins longs ou courts, quand il rendait visite à ses malades. « Mais il y a toujours un risque », dit-il. »

« Dernière Nuit de garde »

Après quelques mois, je décide d'écrire à mon père et lui demande de me raconter à nouveau cette histoire avec ses propres mots et davantage de détails.

« Au cours d'une de mes dernières nuits de garde, j'ai été appelé par un client vers 23 heures pour un poulinage qui se passait mal. Après trois quarts d'heure de route, j'arrive chez le client dont la femme était en pleurs car sa jument n'arrivait pas à mettre bas. Arrivés dans l'écurie, je me suis rendu dans le box de poulinage, la jument était en décubitus latéral droit avec des contractions très

Elle avait perdu les eaux quelques heures auparavant. Je me suis rendu compte très vite que la situation était grave. Il est très rare d'intervenir sur un poulinage. La jument ne se laissait pas approcher surtout au niveau de l'arrière main. Dès que je m'approche de la vulve, elle tape des postérieurs...

violentes mais non productives.

Courageux mais pas téméraire, j'ai réussi grâce à l'aide des propriétaires à accéder à son encolure pour réaliser une sédation intraveineuse. Après avoir enfilé mes gants d'accouchement, j'ai lubrifié la vulve et j'ai réussi à évaluer la position du poulain dans la filière pelvienne de sa mère.

En fait il était tourné sur le côté droit avec la tête repliée en bas à droite, ce qui revient à dire que plus la jument pousse pour expulser son poulain, plus la tête de celui-ci repart en avant de l'abdomen de la jument.

La technique pour résoudre ce problème consiste à remettre la tête dans l'axe avec tous les moyens dont je disposais.

Après avoir bataillé pendant plus d'une heure, j'ai tenté de mobiliser la tête du poulain avec un crochet de boucher...

Mes efforts sont restés vains... J'ai alors décidé avec l'accord du propriétaire de contacter un confrère spécialisé dans les accouchements de jument. Celui-ci m'a confirmé qu'il n'y avait pas de solution à une telle situation.

La jument étant incapable de se lever, il était illusoire d'envisager de l'emmener en clinique pour une éventuelle césarienne (chirurgie très peu usitée car très mal tolérée par les juments). La jument étant en grande souffrance, le poulain étant décédé - oui, j'ai oublié de mentionner que le poulain était déjà mort à mon arrivée - les propriétaires et moimême avons décidé d'euthanasier cette jument...

Trois heures de travail en pleine nuit pour un résultat très décevant. Oui, le métier de vétérinaire n'est pas toujours aussi idyllique que ce que l'on pense. »

Pharmakon (suite)

Mon père a une voiture aménagée de sorte à pouvoir contenir une pharmacie et tout le matériel nécessaire aux interventions d'urgence.

La nuit, la voiture est dans le garage. À côté d'elle, un congélateur contient les plus petits des animaux morts, enfermés dans des sacs plastiques ornés d'une colombe. En vérité, c'est un bipède des plus terrestres, qui passe chaque semaine avec son camion pour conduire ces sacs jusqu'à l'incinérateur.

Certains de ces animaux ont été euthanasiés à l'aide de T61.

Une seule injection a suffi à mettre fin aux souffrances de la jument.

Une vapeur blanche s'échappe de sa gueule morte et à demi ouverte, se glisse hors de l'enclos et forme une épaisse couche de brouillard qui glisse jusqu'à mon cerveau.

J'imagine mon père en jument. En travail. Essayant de me pousser hors de lui, dans un monde qu'il sait hostile. Je m'imagine en poulain tétanisé, mal placé.

Moi qui aie l'âge de venir en aide, j'ai l'impression d'étouffer, d'arriver trop tôt à cette étape. Je reste là, à ne rien faire.

T61 Propriétés pharmacodynamiques

« L'embutramide possède une puissante action narcotique et paralyse le centre respiratoire. Le mébézonium, par un effet curarisant, paralyse les muscles striés et ceux de l'appareil respiratoire et provoque un collapsus circulatoire rapide. La tétracaïne détermine une anesthésie locale au point d'injection. »

Ne pas écrire

Je commence à penser que je pourrai écrire à partir de cette histoire.

Je voudrais la raconter comme s'il s'agissait d'un planséquence. Comme si je le suivais de près, derrière son épaule, de profil, pendant toute l'action. Comme si j'essayais de deviner, de suivre pas à pas, le chemin de ses pensées et de ses sensations.

J'aimerais comprendre quels liens il y avait entre lui, la jument, le poulain et leurs propriétaires.

Je profite d'un séjour chez mes parents pour le faire.

J'en parle à ma mère. Elle me répond :

« Tu veux écrire sur ton père ? Ça va aller vite, il ne parle pas. »

Mon élan est interrompu.

J'avais l'impression de disposer de tous les éléments nécessaires à l'écriture. J'avais dès lors la sensation qu'il manquait l'essentiel.

Il fallait que j'admette que le silence de mon père - dont parlait ma mère avec ironie - était sans doute la raison principale, celle qui de l'obscurité s'était frayée un chemin jusqu'à ma conscience et avait appelé mon enquête.



Révolte

Mon père et moi n'avons jamais eu que de brefs entretiens.

Son silence m'a longtemps mis mal à l'aise, au point d'être insupportable. Au point de devenir l'objet de ma révolte.

Il me mettait mal à l'aise parce qu'il le portait en lui comme une zone inatteignable de son être, même pour son fils. Une zone cachée - trop cachée peut-être - révélée uniquement par sa propre volonté de disparition.

Je ne me révolterai jamais, et cette incapacité à me confronter à l'autorité silencieuse de mon père m'a amené à lire *Lettre au père* et à m'identifier à Franz Kafka.

Lettre au père Page 18

« L'impossibilité d'avoir des relations avec toi eut une conséquence, bien naturelle en vérité ; je perdis l'usage de la parole.

Sans doute n'aurai-je jamais été un grand orateur, mais j'aurais tout de même couramment parlé le langage humain ordinaire.

Devant toi je pris une manière de parler saccadée et bégayante, mais ce fût encore trop pour ton goût et je finis par me taire, d'abord par défi peut-être, puis parce que je ne pouvais plus ni penser ni parler en ta présence.

Et comme tu étais mon véritable éducateur, les effets s'en sont faits sentir partout dans ma vie.

D'une manière générale, tu commets une singulière erreur en croyant que je ne me suis jamais soumis à ta volonté. Au contraire, si je t'avais moins bien obéi, tu serais sûrement beaucoup plus satisfait de moi. »

Généalogie du silence

Avec le temps, son silence m'est devenu agréable, comme familier, au point de devenir en partie mien. Comme s'il m'avait été transmis - aussi sûrement que l'on peut transmettre un don ou une maladie - et que je l'avais attendu, espéré. Légitime héritage.

Il m'arrive de penser que ce silence est ce que nous partageons de plus intime.

Je me demande si mon père aussi tient son silence de son père, qui le tiendrait lui aussi de son père.

Je me demande si le père du père de mon père ne serait pas à l'origine du silence qui s'écoule impassiblement de génération en génération.

Comme si sa descendance avait été maudite. Ou bénie.

Ce serait un silence que l'on se transmettrait et que l'on porterait de génération en génération. Malgré-nous.

Les « Malgré-nous ». Ces hommes qui, comme mon arrière grandpère mosellan, ont été enrôlés de force dans la Wehrmacht l'armée régulière allemande - pendant la seconde guerre mondiale.

Après quatre ans passés sur le front russe - où il avait été affecté pour qu'il n'ait pas à se battre contre les siens - il est rentré. En silence.

Nous ne savons ni ce qu'il a fait, ni ce qu'il a vu. Jamais il n' en a parlé. Jamais on ne lui a même posé la question.

La honte était trop grande.

Aus der Heimat hinter den Blitzen
Da
Aber Vater

Da ruhe ich auch,

Si le fantôme de mon arrière grand-père obtenait réparation, serions-nous délivrés de ce silence ?

ROBERT SCHUMANN (1810-1856) Liederkreis op.39 Poème de Josef von Eichendorff (1788-1857) In der Fremde

rot
kommen die Wolken her,
und Mutter
sind lange tot,
Es kennt mich dort keiner mehr.

Wie bald, wie bald kommt die stille Zeit, und über mir Rauscht die schöne Waldeinsamkeit,

Und keiner mehr kennt mich mehr auch hier.

`

Je me demande quel est le rapport entre cet homme brisé, qu'était mon arrière grand-père, condamné par souci de bienséance à vivre muselé;

Le silence de mon père, médusé par le spectacle de son impuissance face à l'effondrement conjoint de son monde et de son corps ;

Et le silence obstiné dans lequel je préfère me réfugier et dont je ne sors qu'à l'occasion de tentatives balbutiantes.

Je me demande si un tel rapprochement ne serait pas une totale abstraction visant uniquement à tordre le réel pour relever le goût de mon enquête.

Mais s'il existe un lien entre nous trois, je voudrai simplement l'observer par cette lucarne, regarder en direction de cette continuité du silence :

D'un paysage brûlé par la maladie de certains hommes - la guerre - à un paysage asséché par l'ombre de son déclin à venir, à un paysage trop plein de ces deux autres pour que quelque chose puisse y prendre vie.

Toujours, le silence.

Silence comme langage des fantômes du passé, du présent et à venir

Silence comme expression la plus éclatante de la perte de nos illusions.

Ce qui reste, au delà des mots.

Ecrire

Le 10 août 2015, il est 3h30 :

Le bras posé sur les yeux, la bouche grande ouverte, mon père dort. Tiré de son rêve par la sonnerie du téléphone, il répond à mi-voix pour ne pas réveiller ma mère: « J'arrive ».

Il se redresse sur le lit. Ses habits l'attendent à l'extérieur de la chambre, déjà prêts. Il sort de la maison et glisse dans la nuit, sans que personne à part lui n'entende le chuchotement des graviers sous ses pieds, ni le vrombissement du moteur de la voiture noire, féline, qui démarre et à l'intérieur de laquelle l'odeur du fumier l'enveloppe nonchalamment.

Il avance sur la chaussée déserte.

Est-ce qu'il pense à quelque chose ? À son dernier rêve ? À la journée passée, ou à celle qui arrive ? En tout cas, il ne se plaint pas. Il ne se demande pas si il aurait du accepter d'y aller ou non. C'est comme ça, ça a toujours été comme ça, ça fait parti du métier.

À la limite, il pourrait écouter Nostalgie, ou encore - ce qui revient à peu près au même - il pourrait choisir un CD dans sa collection privée. Collection qui reste inchangée depuis qu'elle a trouvée sa place dans la boîte à gants, le jour où la voiture a été achetée: Laurent Voulzy, Jean-Jacques Goldman, Coldplay, Jean-Louis Aubert.

Il avance. Il avance. Il avance.

Les arbres défilent. Des yeux jaunes apparaissent. *Il avance. Il avance.* Il est 3h50 : Le moteur s'arrête.

Il enfile ses bottes et sa blouse, attrape une corde sur la plage arrière. Puis dans le coffre, prend trois flacons, une poignée de seringues et des gants. Un couple l'attend à l'entrée de l'écurie, la femme est en pleurs, et tandis que son mari la réconforte, il fait un résumé de la situation :

« Une jument de six ans. La mise bas a commencé à 23h Les contractions sont très violentes mais non productives »

Le diagnostique est confirmé par mon père lorsqu'il arrive dans le boxe et qu'il voit la jument allongée, donnant des coups avec les pattes arrières. La situation est grave et il le sait, mais sans attendre, il s'approche d'elle calmement et tente de se frayer un chemin jusqu'à la croupe.

Un instant, la jument semble retenir ses coups. Est-ce qu'elle sent la présence de mon père, juste derrière elle ? Sa respiration toujours aussi bruyante n'arrive pas à s'apaiser et se fait même de plus en plus rapide jusqu'à ce qu'une nouvelle fois, et comme pour faire sortir la douleur par ses pattes arrières, un nouveau coup soit lancé, mais cette foisci, droit en direction de mon père qui recule instinctivement et parvient de peu à l'éviter, sous les yeux apeurés des propriétaires.

Silencieux jusque dans son agacement, il décide de contourner les pattes pour s'approcher de l'encolure. D'une manière assurée, il se saisit d'une seringue qu'il pique dans un flacon. Après s'être accroupit, il lui adresse une tape amicale et d'une voix tranquille, essaie de rassurer la jument au moment de faire glisser l'aiguille à travers sa peau. Les pattes arrière, si promptes à se débattre il y a encore quelques secondes, se raidissent soudainement et se mettent à flotter dans l'air, comme suspendues à un fil invisible qui les dépose délicatement sur le sol.

Le silence, enfin.

L'homme et la femme, qui ne peuvent que constater leur propre impuissance, observent avec respect chaque geste de mon père: Il s'approche à nouveau de la croupe, enfile un gant jusqu'à son épaule et après s'être accroupi, passe son bras à travers la vulve pour accéder au poulain. Son regard est plongé dans le vide, sa main le dirige. Il cherche, se promène le long du corps du prisonnier.

Son visage se crispe, soudainement. Il se retourne en direction du couple et dit :

« Il est en vie. Mais il a la tête repliée sur le côté droit. Plus la jument pousse, plus il est repoussée en avant de l'abdomen.

- et alors, vous pouvez faire quelque chose ? »

Après avoir « bataillé » pendant plus d'une heure, mon père a finalement réussit à remettre la tête du poulain dans son axe à l'aide d'un crochet de boucher. La jument, quant à elle, rendit l'âme au moment même où elle finissait de donner vie à sa progéniture.

Malgré-nous

Décembre

Cela faisait une semaine que j'étais de retour auprès de ma famille pour les fêtes de noël. À plusieurs reprises lors de nos trajets en voiture, j'avais été frappé par la blancheur inhabituelle du paysage.

Il n'avait pas neigé. Les champs, les arbres étaient simplement recouverts d'une mince couche de givre. Le ciel était blanc.

Aux abords des routes qui sillonent la vallée, j'imaginais mon arrière-grand-père revenant de Russie. Faisant corps à corps avec cette nature blanche et silencieuse.

De lui, je ne sais rien. Sinon qu'il s'appelait Henri. Heinrich en allemand.

Je ne sais rien de ce qu'il a fait pour la Wehrmacht. Je sais uniquement qu'il a mis plusieurs mois pour revenir de Russie. À pieds.

Sa famille se demandait s'il était encore en vie. Puis un jour, il réapparut.

Ce qu'il reste de lui.

































Agir

Recoudre

Cela fait plusieurs années, huit ans environ, que je me suis éloigné de mes parents et de mon village afin de suivre mes études.

De ces études, mes parents savent très peu de choses. Non qu'ils ne s'y intéressent pas, mais nous n'en parlons que rarement et je ne les incite pas à s'en préoccuper davantage.

Il s'agit encore pour moi de deux mondes distincts qui peinent à se rejoindre.

Mon projet est très lié à cela. À cette nécessité de recoudre ces deux mondes.

Mon départ, c'était un départ vers la littérature et les arts. C'était aussi le fait de quitter un rêve d'enfance. Celui de devenir médecin. Celui de suivre d'une certaine manière - les pas de mes parents vétérinaires.

J'abandonnais dans ce départ l'idée rassurante que je m'étais faite d'une vie où je pourrai à mon tour agir pour guérir, agir pour me rendre utile aux autres d'une manière très concrète.

Cette tension entre mon rêve « passé » et la voix que j'ai finalement choisie est toujours très présente pour moi. Elle est cette frontière que je me suis faite entre ces deux mondes.

Et bien que le temps tende à me faire comprendre mon choix, je ne peux que constater que je souffre encore parfois d'une certaine culpabilité à l'égard de cet autre possible qui s'offrait à moi.

Mon enquête autour de l'histoire de la jument « en travail » et du poulain qui résiste - par son positionnement, par son inadéquation - à sa mise au monde, est comme l'incarnation de cette lutte. Lutte entre l'action de mon père et ma propre incapacité à agir.

« Être au monde » nécessiterait donc de savoir comment agir avec les moyens que je me suis choisi.

Une question catalysée par la maladie de mon père et le renversement de l'ordre dans lequel je me sentais en sécurité jusqu'à présent, puisqu'il me faut à mon tour être responsable.

Catalysée par ce travail de Mémoire/Solo, qui questionne mon « devenir artiste » et la responsabilité que suppose l'élaboration d'un projet artistique.

Une question qui me semble urgente enfin, puisque le monde - et a fortiori le monde rural de mon enfance - semble se défaire de toute part.

J'envisage alors le chemin vers l'écriture et vers le théâtre comme une réflexion et une quête vers l'action. Comme un questionnement sur le potentiel qu'ont ces deux pratiques à faire action et à transformer le réel.

Ainsi, le fait de « réparer le réel » en faisant vivre le poulain - dans la version que j'ai écrite de cette histoire (la dernière version) - relève de ce potentiel d'action de la fiction et rejoint, par contamination, l'action réelle de mon père qui est de « réparer le vivant ».

Symboliquement, il s'agit de lui apporter de l'aide à mon tour. Lui qui a dû quitter son monde peu après cette défaite. Il s'agit de l'aider là où il s'est trouvé impuissant. De réparer mon père en lui offrant une ultime victoire.

Porter cette histoire, toute cette histoire, celle de mon père, de l'effondrement de son monde, de la mise bas, de mon arrière-grand-père, c'est une manière je crois de « prendre le relais ». De prendre et d'assumer cette nouvelle place qu'est la mienne au moment ou l'équilibre s'inverse entre mon père et moi. Agir à mon tour.

Raconter cette histoire, avec les moyens dont je dispose. Raconter et comprendre.

Comprendre ce que contient l'histoire de la mise bas racontée par mon père qui la dépasse et qui est si important pour moi. Grâce à la littérature, à l'écriture et au théâtre.

Tenter de révéler ce qui s'est agité, ce qui a résonné en moi et dans mon imaginaire, lorsqu'il m'a confié cette histoire.

Tenter de comprendre les liens intimes, tissés entre mon histoire, mes lectures, mes visionnages...

Tenter de remonter le plus loin possible le fil de cette

Tenter de remonter le plus loin possible le fil de cette histoire qui se joue en moi.

Tenter de faire entendre ce qui se tapi dans le silence.

Tenter de réconcilier mes deux mondes.

Engendrer

SOLO

Personnages

Le poulain mélancolique. Balbutiant.

Le père. Voûté et silencieux.

Le fantôme de l'arrière-grand-père. Parlant allemand.

Espace

Une salle noire. Une étendue blanche en son centre. Une chaise.

Bibliographie

Cités dans « Le Palais de Chair »

Texte n°1: BERNHARD Thomas, *Perturbation*, p.19, trad. Bernard Kreiss, Gallimard, Paris, 1989

Texte n°2: extrait du site http://www.med-vet.fr/medicament-t61-p198

Texte n°3: KAFKA Franz, Lettre au père, p.18, trad. Marthe Robert, Gallimard, Paris, 2002

Texte n°4: SCHUMANN ROBERT, In der Fremde, Liederkreis op.39, Poème de Josef von Eichendorff
Traduction du poème: « À l'étranger. De mon pays, derrière le rouge de l'éclair, Arrivent ici les nuages, Mais depuis longtemps père et mère sont morts, Là-bas plus personne ne me connaît. Bientôt, bientôt viendra le temps calme, Alors aussi je reposerai, et par dessus moi Chantera la belle solitude des bois, Et ici personne ne me connaîtra plus. »

Image n°1: Maître du « Codex Curgensis », Atlas Farnèse, milieu du XVIème siècle. Dessin sur papier. Coburg, Kunstsammlung der Veste. Photo DR. Cité dans DIDI-HUBERMAN Georges, Atlas ou le gai savoir inquiet, L'œil de l'histoire, 3, p.90, Les Éditions de Minuit, Paris, 2011.

Image n°2: Plan de Nomeny et ses environs, https://www.google.ch/maps/place/54610+Nomeny,+France

Image n°3 : TARR Belà, *Le Cheval de Turin*, première séquence, 2011

Œuvres ayant quidé ma recherche

BAILLY Jean-Christophe, Le Versant Animal, Bayard, Paris, 2018

BERNHARD Thomas, *Perturbation*, trad. Bernard Kreiss, Gallimard, Paris, 1989

COLLIN Philippe (scénariste) et GOETHALS Sébastien (illustrateur), *Le voyage de Marcel Grob*, Gallimard, Paris, 2018

DIDI-HUBERMAN Georges, Atlas ou le gai savoir inquiet, L'œil de l'histoire, 3, Les Éditions de Minuit, Paris, 2011

DIDI-HUBERMAN Georges, Survivance des Lucioles, Les Éditions de Minuit, Paris, 2009

DURAS Marguerite, Écrire, Gallimard, Paris, 1995

GARDIN Blanche, Je parle toute seule, 2016

GRUYAERT Harry, Roots, Xavier Barral, Paris, 2018

HERZOG Werner, Encounters at the End of the World, 2007

KAFKA Franz, Lettre au père, trad. Marthe Robert, Gallimard, Paris, 2002

MAGRE Julien, Cahier numéro 4, Filigranes, Trézélan, 2015

MAGRE Julien, Troubles, Filigranes, Trézélan, 2015

MUSIL Robert, L'Homme sans qualités, Tome 1, trad. Philippe Jaccottet, Seuil, Paris, 1995

RODRIGUES Tiago, By Heart (apprendre par cœur), trad. Thomas Resendes, Les Solitaires Intempestifs, Besançon, 2013

SEBALD Winfried Georg Maximilian, Les Anneaux de Saturne, trad. Bernard Kreiss, Actes Sud, Paris, 1999

TARR Belà, Le Cheval de Turin, 2011

VESAAS Tarjei, *Le Palais de Glace*, trad. Jean-Baptiste Coursaud, Cambourakis, Roubaix, 2014

ZISCHLER Hanns, I Would'nt Start from Here - Histoires égarées, trad. Jean Torrent, Macula, Paris, 2018

Remerciements à

Francine Acolas, Justine Bachelet, Josette Boëgli,
Catherine Coquio, Melissa Guex, Pascal Rambert,
Gilles Reinartz, Valérie Reinartz,
Claire de Ribaupierre, Florence Rivero, Jean-Baptiste Roybon,
Elsa Thebault...